

Prédication, R.Philipoussi. 5 Juillet 2026.

Baptême de Louis. Luc 18, 15-17

Nous allons nous mettre à l'écoute du texte que vous avez choisis Céline et Léopold.

Pour bien entendre quelques unes de ses résonances, il faut traverser le temps. Cela évitera une perception anachronique. Ce que fait Jésus ici n'est pas juste beau correct, ou charitable. En revanche, c'est littéralement dérangeant. Il dérange un monde gréco romain et juif antique où l'enfant n'a aucun statut juridique, aucune valeur sociale propre, et aucune voix. Il est incomplet et dépendant. Le mot grec «païs» désignait d'ailleurs à la fois l'enfant et l'esclave.

Cet événement de l'accueil des enfants, qui est raconté dans trois évangiles sur quatre est un marqueur important du ministère de Jésus. Par son attitude, Jésus, dé-range ici avec une grande puissance gestuelle l'ordre quasi sacré de la société antique.

Il est difficile de le percevoir aujourd'hui, mais dans le contexte où ce texte a été écrit et diffusé, il brillait d'une conception très en avance sur son temps et je dirais encore très en avance sur le nôtre, quand on voit aujourd'hui l'ampleur de la maltraitance sur les enfants, sur les terrains de guerre ou sur les terrains familiaux.

Voilà donc un repère qu'il faut installer en premier pour éviter une compréhension tronquée ou trop facile de ce texte. L'enfant d'alors – je rappelle que l'étymologie latin du mot in fans, signifie « qui n'a pas la parole » - n'est pas le même que l'enfant dont la conception a été inventée du 19e siècle.

Bien entendu, cette absence de statut social ou juridique ne signifiait pas qu'on ne tenait pas aux enfants. S'il est facile d'avoir un point de vue historique qui surplombe les coutumes et les lois, il est plus difficile de savoir ce qui se passe dans le cœur d'une mère ou d'un parent, vis à vis de son enfant. Les évangiles témoignent quelque fois de ce rapport entre une mère et son enfant. Les enfants pouvaient donc bien entendu être bien entendu pris en considération, par exemple par ces gens, dit le texte, qui amènent à Jésus des nouveaux-nés pour qu'il leur impose les mains. Jésus était en effet considéré comme quelqu'un qui guérissait par les mains.

On pourrait certes ne voir ici qu'une demande de bénédiction, mais ce serait oublier que si nous, nous avons bien séparé le geste de la bénédiction – littéralement une imposition des mains- de la gestuelle du soin, à cette époque, bénédiction et soin était liés. En d'autres termes, la bénédiction ne se contentait pas dire, mais aussi, elle faisait. On pourrait aussi expliquer la notion de sacrement de cette façon – je rappelle que le baptême est

considéré comme un sacrement par les protestants calvinistes et luthériens. Dans cette vision sacramentelle, le baptême ne se contente pas de dire, il fait. À tel point que ce qu'il fait est sans doute plus important que ce qu'il dit. Il fait venir le royaume de Dieu sur un enfant, il fait entre lui et dieu une alliance indestructible, il fait que s'y référer au cours de sa vie lui donnera les ressources nécessaires d'espoir.

Continuons.

Je suis étonné de cette injonction de Jésus, après qu'il avait corrigé ses disciples qui voulaient repousser tous ces gens avec leurs bébés dans les bras. Et je voudrais partager avec vous cet étonnement. Il ordonne qu'on les lui apporte certes, mais juste après il dit, selon la traduction la plus courante : *«laissez venir à moi les petits enfants»*.

Il parle comme si ces nouveaux nés étaient capables de venir tout seuls. De leur propre moyens. Habités que nous sommes, nous ne voyons plus dans cette phrase très connue ce qu'elle fait, ce qu'elle opère. Elle donne à ces enfants une autonomie potentielle. Elle dé-range encore une fois l'ordre social antique, où les enfants ne sont capables de rien, ce qui fait qu'ils ne sont «rien». On dirait en revanche ici que ce ne sont plus des bras qui les portent, mais qu'ils viennent de leur propre gré. En s'éveillant à cette particularité littéraire, le texte devient un peu plus étrange, je dirais fantastique. Comme si les enfants étaient sortis de la case sociale pleine de vide qui les enfermait et les effaçait, et que désormais, ils avaient une place. On assiste ici à une résurrection étrange des enfants.

Ne les en empêchez pas, - encore une fois, les enfants de ce texte dans le regard de Jésus semble avoir une volonté autonome - *car le royaume de Dieu est pour ceux qui sont comme eux.*

17 Amen, je vous le dis, quiconque n'accueillera pas le royaume de Dieu comme un enfant n'y entrera jamais.

Sans doute que des kilomètres de rayonnage ont été fabriqués pour contenir l'infinité des commentaires sur ce **comme** eux.

Beaucoup parlent d'innocence. Il faudrait être innocent pour hériter le royaume de Dieu. Mais ce «il faudrait» ne contredit-il pas cette supposée innocence nécessaire? Comment *rester* innocent en vouloir *devenir* innocent ? Comment devenir innocent alors qu'on ne l'est plus? À moins que tout le monde soit finalement innocent ? Difficile à admettre. En fait disons-le nettement, ce texte déjà ne parle pas

d'innocence. Cette perception serait sans doute anachronique.

Mais il faut aller plus loin. Quand on évoque l'innocence aujourd'hui, en fait, on se trompe. Etymologiquement, innocence désigne simplement l'incapacité de nuire...

Alors là oui, peut-être. Les incapables de nuire hériteront le royaume de Dieu. C'est une perspective un peu faible, je trouve. En plus Jésus semble-il a gracié de nombreux coupables, qui avaient donc été non seulement capables de nuire, mais qui avaient réellement nuit à leurs prochains, comme par exemples un collecteur de taxes, ou l'un des bandits sur la croix d'à côté.

À propos d'innocence, encore, dans le cadre du droit français actuel, on ne déclare pas quelqu'un innocent, on se contente d'acter de «sa non-culpabilité» (des faits reprochés), ce qui est assez révélateur d'une forme de scrupule. On ne parle d'innocence, en gros, que dans sa *présomption*. C'est-à-dire la présomption de la non capacité de nuire, ou d'avoir nui dans une affaire précise. Là le sens premier est respecté. Alors, oui, l'innocence n'est peut-être pas le meilleur moyen d'aller tenter de rencontrer, découvrir voire imiter ceux qui sont «comme eux».

Après, puisque Jésus nous a donné ce « comme » pour nous faire réfléchir chacun est appelé à continuer à chercher. Ce que moi, du haut de cette chaire je pourrais vous dire ne serait que ma perception affective de ce «comme», et je pourrais alors me laisser aller à parler de l'extraordinaire confiance d'un enfants envers des parents qui ne vont pas le laisser tomber. Et je vois bien cette extraordinaire confiance – autre nom du mot foi- être la clé pour percevoir le royaume de Dieu. Je pourrais parler de la non moins extraordinaire intelligence globale des petits enfants et de son développement singulier et prodigieux. Je me dis donc que c'est une qualité presque requise pour, non pas être reçu par, mais pour encore une fois *percevoir* le royaume de Dieu ou Dieu lui-même. Lequel ne semble pas être perceptible par ceux dont l'intelligence ne s'est employée qu'à labourer sans cesse le même lopin intellectuel. L'enfant lui, prend tout, saisit tout, ressent tout. Mais je ne fais qu'exprimer ma rêverie sur ce «comme». Celui qui n'accueille pas le royaume de Dieu comme un enfant n'y entrera jamais, dit Jésus. N'est ce pas la parole la plus radicale de notre Christ ? La plus provocatrice ? Je résume :

Celui qui est considéré comme rien devient autonome et rien ne l'empêche, aucune institution, aucun cadre religieux, aucun personnel religieux, aucune loi religieuse, d'entrer dans le royaume de Dieu.

Ce royaume de Dieu qui était là mais dont son

extraordinaire confiance et son intelligence prodigieuse lui ont permis de percevoir.

Pour ce faire, il est passé par le dire et le faire de la bénédiction, savourant une parole qui fait grâce et qui soigne.

Après ce récit, Luc racontera l'histoire d'un notable qui veut savoir comment hériter le royaume des cieux. La réponse ou la non réponse était dans l'événement qui précède. Ce notable, auto défini comme adulte, celui là qui n'a jamais été rien, ne trouvera pas le chemin.

Mais comment faire ? Non pas pour devenir un enfant mais pour entrer dans la métaphore ? Et donc dans le royaume de Dieu ?

«comme eux»

La foi chrétienne a donné quelques balises pour répondre. Elles ne sont pas satisfaisantes intellectuellement mais elles sont bien pratiques. D'abord le christianisme a inventé très tôt le concept de nouvelle naissance, enseignant donc la discipline du «néo-naissant», appelé à tout ré apprendre correctement, à tout comprendre différemment en utilisant l'autre concept qui est celui en grec de la *metanoia* qui peut se traduire par *conversion*, mais qui désigne un changement d'orientation de l'intelligence. Ce qui va permettre, dans cette alliance entre cette grande confiance et cette intelligence prodigieuse, de percevoir à la fois les murmures et les appels du monde et les murmures et les appels de Dieu. Une *conversion* qui autorise à percevoir que depuis le début nous vaquions dans son royaume, sans toutefois y croire du tout, jusqu'à ce que nous renaissions. Ensuite le christianisme a inventé le sacrement du baptême, qui acte cette nouvelle naissance au travers du mythe de l'eau originelle puis de la sortie de l'élément liquide; il s'agit *plus* d'une nouvelle création que d'une nouvelle naissance. Le christianisme a très tôt baptisé les adultes, mais aussi les enfants, et en fait, toute la maisonnée, les esclaves aussi. Tout le monde était appelé à devenir des enfants de Dieu et à renaître.

Ces balises sont importantes car le christianisme qdepuis toujours cherche à comprendre ce qu'il est et ce qu'il fait et il fait preuve d'une très grande créativité qui est mise au service de notre conversion potentielle.

J'arrive à la fin de ce message. Des choses ont été dites. De nombreuses choses peut-être encore plus importantes auraient mérité d'être dites.

Mais le plus important aujourd'hui, c'est Louis et le regard qu'il porte sur tout cela. AMEN